

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT:

Un an - - - \$2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION:

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER:

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



PRINTEMPS FLEURI

SOMMAIRE

Miserere! (poésie)L.

Education de jeunes filles, Françoise
Pour les institutrices.

La Province du Canada de 1840 à
1867..... Pascal Poirier

Lettres à ma fille,
Louise de Bienville

Dans la PeurCharles Foley

La veuve Buies... ..Françoise

Deux extraits.

Conseils utiles, Recettes faciles, etc.

Les Cervelines (feuilleton)
Collette Yver



UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LSEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :

412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je récite
peu à recommander M^{lle}
Victoria Séguin comme digne
de toute confiance. Les
Amis sont considérés
comme officieux pour ces
faibles maladies.*

*Blanche Montigny
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 15ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE,

Tel. Bell Main 3795

Miserere !

(POESIE RELIGIEUSE)

Accordez-moi, mon Dieu! le pardon que réclame
Pour de longues erreurs un profond repentir ;
Que la grâce divine éclaire enfin mon âme:
Vous êtes tout puissant, daignez me secourir!
J'ai pleuré bien des fois dans ma courte existence ;
Vous savez quels tourments ont déchiré mon cœur.
Ah! rendez-moi des jours de calme et d'innocence ;
J'ai péché, mais je souffre! ah! pardonnez, Seigneur.

Souvenez-vous des jours où mon cœur, jeune encore,
Se livrait à chacun et cherchait un ami ;
Ce beau rêve a passé comme passe l'aurore ;
Ceux que j'aimais le plus tour à tour m'ont trahi,
Et ceux dont je croyais la tendresse sincère
Même en pressant ma main se riaient de mon cœur.
Je n'ai gardé contre eux ni haine ni colère ;
Je leur ai pardonné, pardonnez-moi, Seigneur.

J'ai consolé parfois de secrètes souffrances ;
En des cœurs ulcérés j'ai fait naître l'espoir
Lors même que mon cœur n'avait plus d'espérances.
D'être compatissant je me fais un devoir.
L'infortune toujours frappant à ma chaumière
A vu s'ouvrir ma main soulageant sa douleur ;
De tous ceux qui souffrent écoutant la prière,
J'ai connu la pitié, pardonnez-moi, Seigneur.

Et je souffre, Seigneur! — Mon âme repentie
Accepte de vos mains ce juste châtement ;
Mais ne permettez pas eu'un instant de folie,
Me séparant de vous, achève mon tourment.
Je n'espère plus rien des faveurs de ce monde ;
Mes nuits sont sans sommeil et mes jours sans plaisirs ;
Mais j'ai gardé la foi dans ma douleur profonde:
Laissez-moi croire en vous, vous aimer, vous bénir.

L.

Education de Jeunes Filles

Deux catégories de jeunes filles se partagent aujourd'hui notre société :

La première comprend ces centaines de femmes que les nécessités économiques et le mercantilisme actuel forcent à un stage plus ou moins prolongé dans le célibat.

La seconde catégorie est celle des jeunes filles, qui, au sortir du couvent, n'ont rien d'autre chose à faire que d'attendre le mariage.

De part et d'autre, cependant, il y a des raisons profondes pour demander que les jeunes filles soient préparées à la vie, quelle qu'elle soit, qui s'ouvre devant elles, et que la nécessité ou la position où elles se trouvent placées, les forcent de suivre.

Je prendrai les jeunes filles de ces deux catégories, à la sortie du pensionnat, au moment où leur esprit, à l'affût des nouveautés, peut s'enrichir de mille choses aussi pratiques qu'agréables, où l'intelligence dans tout son éclat saisit avec tant de facilité ce qui s'offre à ses rayons, où il leur est si facile d'augmenter le bagage, souvent trop mince, des connaissances emportées de leur pensionnat.

Qu'elles se rappellent que la grammaire et l'arithmétique ne sont pas tout ce que l'on doit savoir, en ce monde, et que cette partie de l'instruction, fut-elle considérable, restera toujours incomplète, si on n'y ajoute pas l'éducation.

C'est au sein de la famille qu'est la véritable école des femmes, et les éducatrices immédiates doivent être les mères, hélas ! incensciantes pour la plupart de leurs fortes responsabilités.

Trop souvent, dans ces intérieurs familiaux, cette éducation est détestable quand elle n'est pas condamnable au plus haut degré. On n'y élève pas la jeune fille "pour le mariage" mais "pour la marier". Et dans cette préoccupation de la caser, coûte que coûte, on flatte, on embellit, on orne l'extérieur ; tout est pour la fa-

çade, et, rien, à l'intérieur, n'est assez solide, assez fortement étayé pour résister à la première épreuve.

La jeune fille saura donc causer, minauder, dissimuler et flirter, elle fera les honneurs d'un salon avec grâce et amabilité ; mais elle sera incapable de restaurer les boutonnières d'un habit et laissera gaspiller le marché par sa cuisinière.

Qu'y a-t-il au fond de son cœur, de son esprit ? Rien. Pas une idée sérieuse, pas un principe solide, aucune connaissance pratique.

De telles jeunes filles sont, pour employer l'expression d'un cynique, "de jolies petites machines éfroyablement compliquées, qui ne servent pas à grand'chose."

Ruskin, ce grand féministe anglais, dont la philosophie profonde et vraie, le place au premier rang parmi les penseurs et les chercheurs, Ruskin, dans ses traités sur l'éducation des filles, dit :

"Vous élevez vos enfants comme si elles devaient être des bijoux d'étagère, et vous vous plaignez de leur frivolité!..."

Ruskin n'a-t-il pas cent fois raison ? Ce qu'il faut aux jeunes filles c'est une éducation "grave".

Donner aux jeunes filles l'amour des grandes et sérieuses lectures devrait être le souci de toute éducatrice, de toute mère. Le livre est encore le meilleur facteur des amusements sains et celui qui prépare supérieurement la vie non seulement agréable à soi, mais aux autres, dans le commerce ordinaire de la sociabilité.

Ni les obligations de la société, ni le labeur quotidien de la jeune sténographe, ou de la demoiselle du magasin, ne sauraient priver les jeunes filles d'un peu de lecture... Elles trouvent bien des loisirs pour parcourir des romans légers, pourquoi ne consacraient-elles pas dix minutes chaque jour, à une lecture instructive et intéressante ?

Non seulement, elles y gagneront intellectuellement, mais leur esprit, fatigué de leurs occupations journalières, se détendra, s'adoucir dans une aimable distraction, et, — je parle surtout pour cette classe de plus en plus nombreuse des femmes condamnées au "struggle for life" — les disposera à mettre plus de résignation et de patience dans l'accomplissement de leurs lourds devoirs.

Sans compter que ce genre de jouissance, répondant au besoin qu'éprouvent les jeunes âmes de s'amuser et de se récréer, offre assez de séduction pour retenir chez elle la jeune fille que des distractions autrement dangereuses réclameraient au dehors.

Et puis "le livre donne seul au plaisir intellectuel, écrit un auteur remarquable, la forme accessible à tous, qui seul aussi présente à l'âme l'aliment assaini que nous devons lui offrir."

Le livre est encore le meilleur aide au développement et à l'ornementation de l'esprit.

Oui, la culture intellectuelle est nécessaire à la jeune fille.

— Savez-vous pourquoi il faut bien élever les femmes ? demande Ernest Legouvé.

— Parce que, répond-il immédiatement, c'est le meilleur moyen de bien élever les hommes.

"De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes", écrit le spirituel Sheridan.

Et Ruskin ajoute à ce que j'ai déjà cité de lui :

"Donnez aux jeunes filles les mêmes avantages que vous donnez à leurs frères, faites appel aux mêmes grands instincts de vertu, et enseignez-leur aussi que le courage et la franchise doivent former la base de leur être."

On tient les jeunes filles dans une ridicule ignorance des questions élevées, sous prétexte qu'elles sont frivoles. Elles ne naissent pourtant pas frivoles, mais on les rend frivoles, ce qui fait toute la différence au monde.

Pourquoi, en général, les mères elles-mêmes ne sont-elles pas anxieuses

de donner à leurs filles une éducation supérieure?

Parce que les hommes sont pour la plupart, dit-on, "hostiles à la culture intellectuelle des femmes."

Mais si les hommes se prononcent contre la culture intellectuelle de la femme, n'est-ce pas plutôt parce que l'instruction qu'on lui donne n'est ni la meilleure ni la plus sensée. Quand on aura changé ou amélioré le système actuel, quand on leur aura prouvé que la culture féminine est la base de la famille bien ordonnée et le principal facteur de son propre bonheur, ne deviendra-t-il pas son plus fervent défenseur?

"Aussi longtemps", écrit la vicomtesse d'Adhémar, "que l'homme aimera la femme, — et comment ne pas espérer l'honneur d'un éternel amour? — à son insu, en dépit de certaines attaques très superficielles, il sera le premier défenseur de l'instruction des femmes, puisqu'il est un être intelligent et veut s'unir à son semblable. Préférer la simplicité de l'ignorance aux sottises prétentions du pédantisme n'est pas haïr l'instruction: c'est tenir en antipathie, dans leurs détestables résultats, les faux systèmes et les mauvais programmes... L'homme est hostile à l'érudition pseudo-scientifique de la femme. Il est sympathique à la culture éducative."

Écoutons encore ce que dit, à ce sujet, un penseur moderne.

"Il y a souvent une barrière entre la femme et l'homme, entre l'épouse et le mari, et qui fait que beaucoup de ménages, harmonieux en apparence, recouvrent les plus profondes différences d'opinions, de goûts, de sentiments; mais alors, ce n'est plus un vrai mariage, car le vrai mariage, c'est le mariage des âmes."

Eh bien! dites-moi s'il est fréquent ce mariage des âmes! Dites-moi s'il y a beaucoup d'époux unis par les sentiments, les idées, les opinions? Il se rencontre beaucoup de ménages où les deux époux sont d'accord sur les choses extérieures, où il y a communauté absolue entre eux sur les intérêts communs; mais quant aux pensées intimes et aux

sentiments, ils sont tout aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils étaient de simples connaissances.

Continuons avec le même auteur:

"Dans les ménages pauvres, quelles ressources si quelque savoir reliait la femme à son mari! Au lieu du foyer désert, ce serait le foyer éclairé, animé par la causerie, embellie par la lecture, le rayon de soleil qui colore la triste et douloureuse réalité."

Condorcet l'avait bien compris quand il disait que "l'égalité d'éducation ferait la femme de l'ouvrier, en même temps que la gardienne du foyer, la gardienne du commun savoir."

Les mères recommanderont à leurs filles d'éviter les assiduités compromettantes d'un jeune homme qui n'est pas un prétendant pratique quand elles devraient plutôt leur dire:

"Soyez sérieuses, parce que de votre sérieux dépend votre avenir. Sachez tailler vos robes, arranger vos chapeaux, préparer des mets, car les plus grandes fortunes ne sont pas à l'abri des revers et la lutte pour la vie est rude. Soyez des filles intelligentes en étant réservées, et c'est pour vous-mêmes que vous travaillez en développant vos qualités morales dont le charme survivra à votre jeunesse, et retiendra peut-être auprès de vous aux heures où l'élégance de votre silhouette, la finesse de votre visage se seront effacées. La jeunesse passe vite. Soyez bonnes, soyez charmantes, que votre esprit soit bien meublé si vous voulez défier les années et l'inconstance humaine."

* * *

On évite trop de parler devant les jeunes filles de leur vie future d'épouses et de mères.

Il faut que les jeunes filles sachent ce qu'est le mariage et les responsabilités qui l'y attendent. Elles doivent aussi apprendre ce qu'est la vie afin d'être armées contre les surprises et les tentations possibles.

Que les mères se rappellent que l'innocence n'est pas l'ignorance et que celle-ci est "plus voisine de la sottise que de la vertu".

"Au lieu de fermer la porte aux révélations que la vie quotidienne ou les livres choisis peuvent offrir, écrit

la vicomtesse d'Adhémar, servons-nous-en, au contraire, pour glisser habilement les leçons utiles. Pas d'équivoques d'ailleurs. Au fur et à mesure que l'attention éveillée amène des questions dans l'esprit ou sur les lèvres de l'enfant, il faut des réponses, discrètes sans doute, mesurées, mais jamais de mensonges. Malheureusement, on erre en pareille matière: quand, par hasard, on rencontre des questions délicates, si on les effleure, c'est pour les fausser; si on les taît, on provoque des investigations dirigées par une curiosité égarée et dangereuse.

La science de l'hygiène, de l'économie domestique ne devant pas non plus être lettre morte, il résultera que les jeunes filles devront apprendre de bonne heure à prendre soin de leur santé, non-seulement au point de vue de leur bien-être personnel, mais à celui de la vocation de mère où elles sont, pour la plupart, appelées. Elles devront savoir qu'une hygiène défectueuse rendra la maternité plus douloureuse encore et mettra en danger la santé physique de l'enfant.

Les vérités naturelles feront plus d'effet sur l'esprit de la jeune fille que les avertissements réitérés où les bonnes raisons et les véritables motifs ne sont pas donnés.

Enfin, enseignons aux jeunes filles la valeur de l'argent afin qu'elles puissent le dépenser avec économie et sagesse.

Toutes ces connaissances feront d'elles des personnalités conscientes de leur dignité, préparées à la lutte, regardant la vie sans bravade comme sans défaillance.

Ainsi outillées, les jeunes filles seront préparées à tout, quelle que soit la situation que le sort leur destine.

Pauvres ou ruinées, elles gagneront leur pain avec un sentiment de fierté qui les mettront bien au-dessus des préjugés, sachant que mieux vaut la noble indépendance du travail, qu'une vie oisive à attendre sa pitance des autres.

Mariées, elles pourront seconder leur mari et seront pour lui, non seulement une compagne, une amie, mais une collaboratrice précieuse.

LA PROVINCE DU CANADA

DE 1840 A 1867

Veuves et mères de famille, elles pourront honnêtement et efficacement subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants.

C'est aux mères, ne nous laissons pas de le dire, à travailler à l'avenir plus heureux et peut-être plus indépendant de leur fille, en mettant de côté les idées stupides et les idées surannées. Qu'elles donnent aux loisirs de leurs enfants des occupations utiles, et à coup sûr, leurs filles ne seront pas tentées de se marier avec le premier venu afin de conquérir par le mariage ce qu'elles croient une émancipation du joug des parents, et le droit d'acheter et de choisir des toilettes.

Les jeunes filles qui travaillent pour vivre, ayant connu les douceurs que l'on peut goûter dans l'indépendance, font souvent un meilleur choix que leurs oisives congénères. N'étant pas pressées de sacrifier leur liberté, elles ne le feront qu'à bon escient et un bonheur, aussi profond que durable, sera le fruit de cette délibération judicieuse.

Quand les jeunes filles auront reçu une éducation complète, nous pourrions envisager avec confiance l'avenir de notre race.

Mais n'oublions pas que la base du bonheur futur de la jeune fille est une bonne, solide et large éducation.

Elle leur servira dans toutes les situations où la Providence les appelle : épouses et mères, l'éducation leur fera mieux comprendre leurs devoirs ; célibataires, elle sera l'amie fidèle qui charmera et réjouira leur vie.

FRANÇOISE.

Pour les institutrices

Le Dr Lemieux, député de Gaspé, a l'intention de présenter à notre Législature provinciale un projet de loi pour la fondation d'une maison de retraite pour les institutrices et pour le remaniement du règlement sur leurs pensions.

Nous faisons des vœux pour que les nobles intentions du député de Gaspé deviennent des réalités.

En attendant, dix mille institutrices vont prier pour lui.

Par LUDOVIC BRUNET,
(Typ. Laflamme & Proulx, Québec)

C'est un prix Montyon, ou tout comme. Le gouvernement de M. Marchand avait ouvert, en 1898, un concours, et offert un prix de quatre cents dollars, pour la meilleure étude sur la période de notre histoire s'étendant de 1840 à 1867. On ne sait pas combien il y eut de concurrents. Il n'est pas dit, non plus, quels furent les juges. En tous cas, ce ne fut pas la section française de la Société Royale. M. Ludovic Brunet, de Québec, décrocha la timbale.

Comme ce n'était qu'un événement littéraire, les journaux et les revues ne s'occupèrent guère de la chose.

C'est pourtant un fait divers considérable que l'oppositon d'un travail historique bien ordonné, fortement pensé, d'une documentation sûre, comme l'est celui de M. Ludovic Brunet. Sans compter que ce n'est pas chose banale qu'un premier-ministre faisant concurrence à Nobel et à Montyon. Concours et lauréat valent, certes, la peine qu'on en parle dans les gazettes, quoique tardivement. Qui sait si le phénomène ne se renouvellera pas, quelque beau jour ; si l'on ne verra pas, à défaut de premiers-ministres suffisamment patriotes, quelques-uns de nos riches banquiers se constituer les Mécènes des lettres canadiennes, et employer le surplus de leur fortune à fonder des prix de vertu. Quelle aubaine pour l'ACADEMIE que l'on projette de fonder, ou pour LA SECTION FRANÇAISE de celle qui existe déjà, et que l'on se propose, paraît-il, de démolir, si quelqu'un songeait à l'une d'elle pour en faire, comme la chose se pratique à l'Institut de France, un tribunal permanent d'arbitres de ces sortes de tournois littéraires !

La période choisie pour le concours est, sous un certain point de vue, la plus fondamentale de toute notre histoire. Sous l'ancien régime, le roi, la noblesse et le clergé étaient tout. Le "bon plaisir" régnait de droit divin. Le peuple allait où on le poussait : à la guerre le plus sou-

vent ; et cette guerre se faisait rarement à son profit ou dans son intérêt, quoiqu'il en portât tout le fardeau. Le peuple, politiquement et civilement n'était rien ; l'abbé Sieyès l'a dit avant moi.

De 1763 à 1834, le Canada français est un homme gisant par terre, qui fait de vains efforts pour se relever. Le vainqueur ne s'en embarrasse guère, parce qu'il le croit frappé à mort.

Mais voici que dans le claironnement des 92 résolutions, l'Angleterre l'entend, tout à coup, qui demande à vivre, au Canada, la vie intégrale du libre citoyen anglais ; et, aux lueurs de la torche révolutionnaire proménée par Papineau, elle s'aperçoit que le jeune athlète s'est relevé, en force, comme on dit dans le langage du sport.

Afin de se rendre compte d'un état de fermentation qui ne laisse pas de lui inspirer certaines inquiétudes, à cause du voisinage des Etats-Unis, elle députe Lord Durham, au Canada, pour s'enquérir des causes du malaise et voir aux remèdes à y apporter.

Après cinq mois de séjour, le noble Lord s'en retourne et présente son mémorable rapport, dans lequel nous voyons la largeur de vues d'un homme d'Etat anglais s'alliant aux cauteleux--machiavélisme d'un diplomate italien du moyen-âge.

Il n'y a, d'après Lord Durham, aucune raison sérieuse de s'alarmer. Pour tout faire rentrer dans l'ordre et servir, en même temps, les intérêts britanniques, pas n'est besoin de recourir aux moyens violents. Qu'on lie, sous le même joug, la province française du Bas-Canada et la province anglaise d'Ontario, et celle-ci, plus forte, quoique moins peuplée, 450,000 contre 650,000, mieux constituée, plus intelligente, plus "british", en un mot, ne tardera pas à avoir raison de sa compagne, à la dominer, et, finalement, à lui casser les reins, si l'on a soin surtout de la surcharger de cinq millions de dettes de la "province-sœur." Il ne

restera plus, ensuite, qu'à l'angliciser.

“Les Canadiens-français nous dit M. Ludovic Brunet, étaient, jusqu'à l'époque de l'Union, malgré leur supériorité numérique, dans un état certain d'infériorité vis-à-vis des Anglais. Nous assisterons à leurs luttes dans les assemblées législatives; nous verrons comment, peu à peu, ils prendront l'ascendant; comment, rapidement, ils s'assimileront les institutions parlementaires anglaises, et comme ils apprendront vite à se servir à leur avantage, mais sans injustice, de cette arme redoutable, le gouvernement responsable. En même temps, on verra que dans toutes les questions, inévitablement, surgira la rivalité des deux races”

Le développement de ces propositions et l'exposé, dans un ordre strictement chronologique, des faits saillants de cette période de notre histoire, font le sujet et la matière du livre de M. Brunet.

On se sent plus fort, après l'avoir lu, et meilleur canadien. On est plutôt fier d'appartenir à la “race inférieure”, et voyez comme on a raison.

Voici le grand tournoi qui commence. Le prix, c'est le gouvernement responsable, avec les Français placés sur un pied de parfaite inégalité avec les Anglais. Chaque chevalier porte les couleurs de sa dame.

Du côté de l'Ontario s'avancent : Draper, premier-ministre de la première administration, Allan MacNab, chef du “pacte de famille”, Hinks; John Sandfield Macdonald, Sullivan, Ogden, Killaly, Day, Daly, Baldwin et leurs pages; du côté bas-canadien : Morin, Viger, Taché, Parent, Tessier, Cuvillier, Caron, Panet, Chapais, Neilson, Christie, Louis Hippolyte Lafontaine, et leurs suivants.

A la première reprise, Lafontaine, le champion français, est tombé, à Terrebonne, grâce à un “foul” de l'arbitre, lord Sydenham. Étant de la race des lutteurs, il se relève, et, parce qu'il a, comme Guillaume le Conquérant, à Hastings, touché de son front la terre, il deviendra invincible.

Mais pourquoi paraphraser l'ouvrage : mieux vaut le lire. C'est un roman de pure chevalerie que ce chapitre de notre histoire nationale.

C'est durant cette période que le Canada, un peuple libre où les minorités “forme” définitive. Nous sommes sortis de l'“Union” des deux Canadas, un peuple libre où les minorités jouissent potentiellement et de fait de la plénitude des droits. C'est désormais, entre nous et nos anciens ennemis, devenus les alliés de l'un ou de l'autre parti politique, le “struggle for life”, à armes égales, où le plus apte prendra le dessus, où le plus fort intellectuellement portera le flambeau.

Quatre noms canadiens, depuis 1840 jusqu'à nos jours, se détachent en vigueur de notre histoire : Papineau Lafontaine, Cartier et, disons-le, quoique ce soit mal de béatifier un homme de son vivant, Laurier.

Le plus grand des quatre, à mon avis, c'est Lafontaine.

Pour sous-ordres nous avons eu, depuis la Confédération : Dorion, Langevin, Chapleau et Mercier, tout un état-major de lieutenants capables, au besoin, de prendre le commandement suprême.

Comment, ces hommes, dont le Canada s'honore, sont-ils parvenus aux sommets? On se figure volontiers que les héros et les saints n'ont eu que la peine de se laisser croître, tels les érables du Canada et les cèdres du Liban, pour devenir grands et arriver à la gloire. Erreur dangereuse, qui fait, chez certains imitateurs, des héros de chaise longue en robe de chambre et des saints à bon marché. Pour devenir véritablement grand, il faut mettre au service de l'intelligence et surtout du cœur, le travail opiniâtre et le sacrifice de soi-même. Le plus souvent, arrivés au faite, les grands hommes dont s'honore l'humanité ont-ils trouvé que le fardeau qu'ils y avaient, comme Isaac, péniblement transporté, était destiné à leur propre autodafé.

En enseignant à la jeunesse le secret de la véritable grandeur, il faudrait, toutes les fois que la chose est possible, prendre les modèles au Canada, plutôt que d'aller les chercher en Grèce et en Mésopotamie. C'est pourquoi je voudrais voir le livre de M. Ludovic Brunet répandu dans toutes nos maisons d'éducation secondaire, collèges—séminaires, couvents, académies.

Non que, pour ma part, j'en approuve toutes les conclusions. Le

chapitre intitulé la “Confédération”, par exemple, est selon moi trempé dans du noir trop foncé. Mais il est bon, souvent, que les opinions soient partagées. Si la “Province du Canada”, ne satisfait pas : tous les goûts, qu'on lise en même temps le “Canada sous l'Union” de Turcotte, “Dix ans au Canada” de Gérin-Lajoie, “Lafontaine et son Temps”, “Cartier et son Temps” et “Papineau”, de De Celles, “L'Union des deux Canadas”, de David, “The last forty years” de Dent, et que ces livres se trouvent non seulement entre les mains des élèves, mais surtout entre les mains des professeurs d'histoire.

PASCAL POIRIER.

Shédiac, N. B.

24 février 1909.

Notre premier prix

A Madame la Directrice

du “Journal de Françoise”,
Montréal.

Madame,

J'ai reçu le joli billet de vingt-cinq dollars. Le vert tendre dont vous l'avez revêtu me dit la chanson du printemps qui va bientôt venir, et cela me cause une double joie.

Je ne pensais pas que Fleur-Bleue m'eût valu le premier prix dans ce concours. Ma nouvelle, primesautière, m'apparaît si pleine d'imperfections! Aussi, je me suis promis de la remettre sur le métier à la première occasion.

En vous remerciant de tout mon cœur, je prie Celui qui règle tout de continuer à bénir la grande œuvre d'instauration littéraire, nationale, à laquelle vous consacrez vos talents et votre inlassable énergie.

Agréez, Madame la Directrice, ce témoignage de mon profond respect et croyez-moi,

Votre bien humble serviteur,

FRANCIS BOILEAU.

Moncton, 24 février 1909.

Mille-Fleurs! Toute la poésie, toute la beauté, toute l'élégance est dans ce nom. Bien nommé est le salon de modes, qui répond à cette gracieuse évocation.

■ DANS LA PEUR ■

Assise, dans son avant-scène de droite, à côté de Mme Blavaine, la duchesse Elise d'Albigny écoutait la pièce avec distraction. Debout, derrière elle, son mari, Lionel d'Albigny, se dressait dans l'ombre de la loge, très svelte en son frac élégant. Le reflet de son plastron éclairait son beau visage immobile dans une expression de froideur hautaine. Et, tout en enveloppant cette salle de première, cette salle comble, lumineuse, froufroulante, de son regard clair et furtif, il caressait avec satisfaction sa moustache soyeuse et blonde entre deux de ses doigts longs, minces et lourds de bagues.

Sans savoir pourquoi, Elise se sentait triste. Peut-être, en sa robe trop somptueuse, sous ses diamants trop éclatants, avait-elle conscience de paraître un peu timide, un peu rouge, un peu provinciale, près de cette ravissante Mme Blavaine, dont la tête affinée, le col délicat et les épaules blanches s'élançaient en pistil de chair pâle et précieuse du calice bouffant d'un corsage de plumes et de dentelles noires. Peut-être regrettait-elle cette présence importune qui la privait d'un échange d'impressions intimes avec Lionel, — et cependant c'était elle-même qui, malgré les objections de son mari, avait invité cette jeune et jolie femme à partager leur loge. Peut-être, enfin, en face de ce décor évocateur de paysages bleus, Elise se rappelait-elle les vignes, les pâturages et les forêts d'Amérique où elle avait vécu toute son enfance paisible, en fille de fermier, surveillant le travail, servant la soupe aux journaliers, inspectant les laiteries, les étables, les basses-cours. Elle ne se doutait pas alors que son père, le vieillard encore si rude à toutes Lesognes, pourrait la doter de plusieurs millions. Oui, cependant, elle si humble, un beau jeune seigneur d'Outre-mer l'était venue chercher. Quand son père lui avait présenté l'é-

légant et fier cavalier qui souriait avec condescendance, elle avait ressenti de la crainte, puis de la surprise. Mais, quand on avait prononcé le mot fiançailles, au premier baiser permis par le vieillard, sous la caresse savamment chatouilleuse des moustaches d'or, le cœur aimant et naïf d'Elise s'était subitement grisé d'une tendresse délicieuse. Le mariage, le voyage de noces, l'installation à Paris, ne les avait-elle pas rêvés? Et son bonheur d'épouse avait fait de son amour de fiancée une adoration si pleine de gratitude et d'effusion que son père, en passant par la France, dans son petit tour d'Europe, lui avait conseillé, dans un sourire madré :

—Aime ton mari, ma petite duchesse, mais ne le lui montre pas tant. S'il a le nom, c'est toi qui a l'argent. Souviens-toi que le bonheur t'est dû ; je te l'ai payé très cher !

Ces paroles-là, la petite duchesse les avait jugées brutales, grossières, presque cruelles, quoique sorties de la bouche de son père. Elle s'était dépêchée de les oublier. Et gagné à sa tendresse, enveloppé de ses caresses naïves, Lionel d'Albigny se laissait adorer avec condescendance.

—Il m'aime autant qu'il peut aimer, pensait Elise. Sa façon fière, hautaine, d'apparence un peu froide, tient à son caractère même. Quoi de plus naturel? Je suis humble et peu jolie, il est si noble et si beau.

La petite duchesse fut tirée de sa rêverie par un mouvement de Mme Blavaine. La jeune femme venait de faire tomber son éventail et se baissait pour le ramasser. D'Albigny était demeuré immobile, distrait ; il lorgnait la salle. L'incident confirma les réflexions d'Elise.

—Comme Lionel montre peu d'empressement, observa-t-elle pour cette femme, cependant si séduisante! Il la regarde à peine, il ne lui parle pas, tandis qu'il me sourit dès que je l'interroge. Je crois qu'ils se dépla-

sent mutuellement ; mais combien chacun d'eux est gracieux pour moi!

Pourquoi, malgré cette remarque de femme heureuse, Elise, dans un malaise de pressentiment, demeurait-elle songeuse, mélancolique?

Tout à coup, couvrant le dialogue de la pièce, qu'Elise n'écoutait pas, une rumeur s'éleva dans la salle. Des spectateurs se levèrent ; d'autres, encore assis, désignèrent le côté droit du théâtre d'un geste d'effroi. La petite duchesse, troublée en sa rêverie, tourna ses regards vers la rampe. Elle vit que les acteurs se retiraient précipitamment vers le fond. Du même côté que son avant-scène, un peu de fumée s'échappait des portants sans que la jeune femme pût voir d'où cela provenait. Mme Blavaine se pencha davantage. Aussitôt, frémissante, effarée, elle se rejeta brusquement en arrière et, haletante, siffla entre ses dents qui claquaient :

—Le décor a pris feu!

Lionel n'eut même pas l'idée de vérifier le fait. Un regard dans la salle le convainquit : tout le monde se sauvait. A l'orchestre, les spectateurs escaladaient les fauteuils, se pressaient, se ruaient au pourtour, vers la sortie, dans un grouillement de luttes obscures et sourdes. Dans les loges, des femmes s'élançaient vers le couloir, d'autres tournaient sur elles-mêmes ou heurtaient les cloisons comme pour les abattre ; d'autres, enfin, debout, roides, hypnotisée de frayeur, la bouche tordue de cris qui s'étranglaient, restaient les yeux grands ouverts et fixés sur les balcons déserts, sur la scène balayée et vidée comme sous une rafale de panique. Et le plus poignant, en cette fuite d'épouvante, c'était le silence, — le silence de cette foule oppressée, étouffée, rendue muette par la peur de la mort.

Elise demeura d'abord saisie par ce spectacle d'horreur, puis se retourna sans hâte, avec sang-froid, pour demander à Lionel ce qu'elle devait faire. Elle vit Mme Blavaine qui, livide, éperdue, empêtrée dans sa traîne et son fauteuil renversé, venait de tomber sur la marche qu'elle voulait franchir. Elise lui tendit la main, l'aida du mieux qu'elle put.

Debout, Mme Blavaine se précipita vers la porte. La duchesse releva le fauteuil pour passer; puis, à son tour, gagna le fond de la loge, mais avec plus de calme, car cela lui semblait honteux qu'on eût si peur d'un peu de fumée. Elle avait vu, maintes fois, le feu, le feu prendre aux granges de son père. Tous les habitants de la ferme, hommes, femmes, enfants, combattaient alors les flammes pas à pas: c'était toujours dur, parfois long; on arrivait toujours à vaincre l'incendie.

Cependant Elise se dépêcha, parce qu'elle était inquiète de Lionel. Elle l'aperçut dans l'ombre, au fond de l'avant-scène. Il lui tournait le dos tentait, de ses doigts nerveux et crispés, d'ouvrir les deux battants de la porte pour leur faire le passage plus large. Complètement affolée, ne comprenant plus rien, Mme Blavaine se jeta sur cette porte et tira, tandis que le jeune homme la poussait en sens contraire. Fiévreux, troublés, hors d'eux, incapables de s'expliquer, ils lalbutiaient des mots incohérents.

—Mais madame, s'écria la duchesse, la porte s'ouvre en dehors. Laissez-moi votre place: j'aiderai Lionel mieux que vous.

Dominée par cette voix résolue, Mme Blavaine s'écarta. Elise et Lionel purent ouvrir la porte. C'était, dans le couloir, dégringolant des galeries, par un escalier de côté, un effroyable torrent, une cohue d'hommes et de femmes ahanant de terreur. Enchevêtrés, ils se déchiraient, s'écrasaient, se froyaient entre les murs.

Elise, hésitante, reculant d'instinct, demandait à son mari:

—Faut-il se jeter là-dedans?

Mais Lionel, grelottant, comme saisi déjà par la démence de cette marée vivante, ne lui répondait pas, ne semblait plus la connaître, ne regardait plus que Mme Blavaine. Une éclaircie se produisant tout à coup dans la foule, il cria:

—Glisse-toi! faufile-toi!... Sors, mais sors donc vite!

À ce tutoiement, bien que les yeux de son mari fussent ailleurs, Elise eut qu'il lui parlait. Et elle allait

s'enfoncer dans la foule quand elle sentit que Mme Blavaine la tirait en arrière, la bousculait furieusement pour passer devant elle. Indignée, elle résista, murmurant:

—Vous allez me faire tomber, madame! Lâchez-moi, nous passerons bien tous trois!

Mais elle fut subitement arrachée de la porte, brutalement poussée, collée à la cloison de la loge. Et, glacée d'horreur, elle vit son mari livide, les lèvres blanches, les dents serrées, son mari, la face convulsée d'une expression féroce et lâche, les prunelles toutes claires d'une lueur de folie, qui l'acculait au mur, lui enfonçait cruellement son poing crispé dans la poitrine, ses lagues dures en pleine chair, et hurlait à l'autre femme, d'une voix d'angoisse et de passion:

—Mais qu'est-ce que tu attends? Passe, je t'en conjure, passe vite!

Ah! la vision de cauchemar! L'atroce parole surgie du fond ténébreux de l'âme, sous la montée de la peur! Ah! comme la poussée du bestial instinct de vivre arrachait le sourire, crevait le masque, montrait à nu la hideur du mensonge et de la trahison!

Elise ne résista plus, laissa passer la femme et l'homme; puis, elle se traîna sans force, se laissa tomber sur une chaise de la loge et, fermant les yeux de douleur, cachant son visage dans ses mains, brisée, l'âme morte déjà, elle attendit la mort.

Elle n'entendait plus qu'une rumeur lointaine de fleuve qui s'écoule, elle ne pensait plus, elle ne percevait rien de ce qui se passait. Mais l'horrible image restait fixée au fond de ses yeux. Elle revoyait l'homme blême, aux traits décomposés, qui, en bête aux abois l'avait brutalisée, meurtrie, frappée, afin de sauver l'autre! Et prise de désespoir, de dégoût infinis, la petite duchesse sanglotait sans pouvoir verser de larmes:

—Ah oui! qu'ils passent... qu'ils passent... qu'ils retournent à la vie... Si la vie est ainsi, je préfère la mort!...

Elle n'avait plus peur, elle attendait les flammes comme une déli-

vance, comme la purification, l'oubli, l'anéantissement de ce souvenir d'horreur tragique...

Cependant quelques bruits renaissaient autour d'elle. Aucun embrasement de flammes, aucune suffocation de fumée. Mme d'Alligny rouvrit les yeux. La salle restait illuminée, l'atmosphère était respirable, on n'avait même pas baissé le rideau de fer. Elle eut sortit tout à coup du cauchemar. Penchée, elle aperçut les planches de la scène mouillées; des pompiers, très gais, après la fausse alerte, roulaient, emportaient leurs tuyaux, et trois machinistes remplaçaient déjà le portant à peine noirci d'une mince lèche de flamme. Le régisseur, les figurants rassurés, venaient constater le dégât léger, tandis que, à l'orchestre, dans les loges, quelques spectateurs, craintifs encore, regagnaient leurs places.

Dix minutes après, devant la salle à demi remplie, on reprit les trois coups, les acteurs reparaisaient, recommençaient le dialogue, et la pièce reprenait son cours.

Elise ne pouvait plus écouter, ne pouvait plus regarder. Les yeux de férocité claire, la voix d'angoisse et de passion l'obsédaient. Il lui semblait que les places abandonnées près d'elle et derrière elle ouvraient, tout à l'entour, un vide immense. Soudain, une petite toux sèche, nerveuse, embarrassée, la fit tressaillir, se retourner. Lionel venait de rentrer, le plastron, un peu cassé, l'habit froissé, mais le visage apaisé, la mine froide et hautaine. Il s'approcha de la jeune femme et payant d'audace, souriant comme si rien d'effroyable ne s'était passé, il murmura:

—Vous avez très bien fait de ne pas sortir de cette loge, ainsi que je vous conjurais de le faire. Mme Blavaine s'est tirée de la cohue à demi écharpée. Ayant tout de suite su qu'il n'y avait aucun danger, je vous ai laissée pour mettre cette peureuse en voiture. Ah! par contraste, chère amie, que vous m'avez parue admirable de sang-froid!

La malheureuse femme se détourna sans répondre. Ce sourire, qu'elle admirait il n'y a pas une demi-heu-

re, lui semblait à présent un ignoble rictus d'hypocrisie. Elle comprenait qu'elle ne pourrait plus jamais se trouver devant cet homme sans se rappeler la face convulsée, l'expression féroce, les prunelles claires de ce fou qui, dans sa peur et sa force de lâche, avait repoussé sa femme pour sauver sa maîtresse! A demeurer sous le regard de ce mari devenu tout à coup l'étranger perfide qu'on redoute, elle avait l'impression d'être enveloppée de mensonge et de trahison! Ah! combien le sentir, silencieux et guetteur, derrière elle, si près d'elle, cela lui semblait encore plus tragique que leur lutte effrénée et sauvage contre la porte!

Et la petite duchesse songeait encore:

—Tout mon amour, tous mes espoirs et toutes mes illusions viennent d'être anéantis par ce petit bout de toile peinte qui n'a même pas flambé!

Mais voyant que, de plusieurs loges, on la lorgnait, non pas pour elle, mais pour ses diamants, elle leva vite ses jumelles devant ses yeux, afin de cacher ses larmes qui, cette fois, coulaient... Et, pénétrée de toute sa misère de millionnaire, elle pensa, toute frémissante en face d'un danger plus terrible:

—Maintenant, comme cela va m'être difficile de vivre... et c'était, tout à l'heure, si facile de mourir!

CHARLES FOLEY.

LETTRES A MA FILLE

Le sens de l'Art. — Son charme et son utilité dans la vie féminine — L'idéal fortifie la morale. — L'influence de l'Art sur le bonheur.

Tu m'as demandé un jour ma petite âme: maman, qu'est-ce que l'art? je te réponds aujourd'hui: ma fille, l'art c'est l'âme? C'est le reflet de vie que notre pensée communique à la matière; c'est le chaud rayon divin qui fait éclore la fleur de beauté. Et cette idée que nous communiquons aux formes, aux contours, aux couleurs, non seulement colore et embellit l'existence, mais encore elle inspire à son tour d'autres créations multiples qui sont l'enchaînement et le lien des âmes et de l'âge. L'art c'est la communion d'une intelligence à toutes les autres intelligences, parfois à des siècles de distance, dans une identique émotion de beauté, d'idéal; dans une même sensation de nature, de vie, d'harmonie et d'originalité créatrice. En résumé: l'art, c'est la réalisation de la beauté, entière ou objectivée. Mais l'art comme toutes les choses nées du cerveau humain est sujet à des décadences; c'est à l'encontre de cette déchéance que nous devons aspirer, surtout nous autres, femmes, qui sommes les inspiratrices les plus immédiates et les plus influentes des pensées d'artistes ou simplement des indivi-

pus qui nous entourent. Il nous convient donc essentiellement de relever et de renouveler l'attraction du noble, du gracieux, de l'agréable qui doit régner dans toute vie supérieure. Et pour ce faire point n'est besoin d'appartenir à la sphère privilégiée de l'élite artistique; point n'est besoin de vivre dans l'enchantement et la splendeur des palais regorgeants des trésors précieux de la création esthétique.

Les plus humbles chaumières, les plus modestes logis ont souvent fournis à des artistes célèbres cette sensation supérieure de l'art qui est l'essence même de l'ordre, du calme et de la sérénité des choses.

En réalité l'art réside dans la personnalité intime qui se dégage d'un individu, de l'intérieur d'une maison, aussi bien que d'un tableau ou d'une statue. Ainsi, il n'est œuvre d'art qui n'éveille en l'esprit de la foule, la curiosité des idées et des impressions du profond de l'âme de celui qui a créé et exécuté ce chef-d'œuvre.

Il en est de même pour tout lorsque nous entrons dans une maison étrangère, nous cherchons instinctivement l'âme de ceux qui l'habi-

tent et trop souvent nous pouvons lire le désordre de la vie dans le désordre des meubles; la pauvreté laide dans la malpropreté du lieu; de la douleur mal endurée dans l'indifférence de certains appartements froids, cassants, sombres parce que ceux qui l'habitent n'ont aucun respect de la valeur qu'ils représentent dans le monde, aucun instinct de ce qui relève et embellit l'existence. On fuit ces maisons-là.

Au contraire, certains foyers donnent, dès qu'on y pénètre, une sensation de douceur, de bien-être qui attire et retient. On se dit à part soi: comme il fait bon vivre ici! et y a de ces maisons où les meubles, les cadres, les fleurs ont de la tendresse... sois sûre que la main qui a disposé tout ça est une main d'artiste: il y a de la caresse dans tout ce qu'elle touche et de la beauté dans tout ce qu'elle effleure. Que cette main-là soit bénie. On dirait que c'est pour ces maisons-là que Lamartine a écrit: "Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à mon âme et la force d'aimer!"

Bien, mon enfant, tu vois ce que peut une femme, même quand ses revenus sont modestes. A elle de soigner les petits détails qui sont la monnaie du bonheur de ceux avec qui elle doit vivre.

La propreté d'abord, une propreté minutieuse; puis, l'arrangement agréable de ce qui sert à orner ou à l'utilité de tous les jours: tel meuble acquiert de l'élégance placé de telle façon plutôt que d'une autre; telle chaise, tels fauteuils dans un coin chaud et ensoleillé donnent le confort et appellent l'intimité. On y sera mieux pour y causer... Une femme célèbre a dit, Mme de Girardin: "Que le désordre d'un lendemain de réception, soit l'ordre de votre salon. Les chaises rapprochées font naître les confidences, celles qui s'y sont faites et celles qu'elles provoqueront encore; un bibelot posé de telle façon garde l'empreinte d'une pensée distraite et charmante, qu'une autre main ira chercher en le palpant à son tour."

Une autre femme a dit: "Souvenez-vous d'arranger votre foyer de telle sorte que celui qui y passe s'y repose de la vie!" En effet, recevoir, n'est-ce pas se charger du bonheur

d'autrui. Or, le bonheur existe toujours là où palpète la vie du cœur, là où les yeux, pas plus que les idées ne se heurtent à des angles. Hélas, multiples sont les maisons, les femmes, les âmes anguleuses!! les êtres sans art, c'est à dire sans beauté... Donc toi, qui vois venir les jours, où, à ton tour tu te chargerai de la joie d'autrui, arrange-toi, ma chérie, pour satisfaire en ce sens un idéal qui non qui te soutiendra toi-même aux heures grises—et là-dessus ne te fais pas illusion tu en auras—mais, j'insiste, la douleur est moins lourde dans un foyer embelli par le sens artistique. Car l'art est divin, il est la recherche du souvenir et de l'amour de Dieu que nous avons gardé de la Transmission de son souffle immortel dans la vie de l'esprit, qui nous anime et tend toujours à nous soulever vers le ciel, malgré le poids des souillures terrestres.

Il est certaines choses dont la médiocrité est insupportable, a dit Labruyère, j'ajouterai : surtout dans le domaine du Beau. Certaines liaisons de couleurs, certains rapprochements d'objets ou de combinaisons d'accessoires blessent l'œil autant que le goût et déconcertent le sens visuel. Veille donc à l'harmonie délicate des nuances, au choix de la forme et aux intimités des choses. Mains objets font aussi mauvais ménage que certains esprits et c'est leur rendre aussi mauvais service qu'à nous, de les obliger à se coudoyer et nous à les voir en mal d'équilibre. Dans l'ameublement, dans la parure comme dans les arts, la beauté réside ordinairement dans le simple, dans le pur, dans ce que l'on peut embrasser et détailler d'un regard. Ce dont tu tiendras avis en temps et lieu.

Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celui qui le sent et l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deça ou au delà, a le goût défectueux ! Il y a donc un mauvais goût : le juste assez de la proportion, l'expérience du regarder, la quiétude de l'esprit, l'intégrité de la pensée et j'oserai dire la bonté éclairée du cœur, facilitent la compréhension de l'art véritable, qui est austère. Raisons pour lesquelles sans doute, l'art chrétien, qui renferme éminemment ces qualités, a donné au monde les

plus grands artistes. La Grèce, il est vrai, en s'inspirant de la nature a trouvé le divin sans s'en rendre compte et a, parfois, adoré le Vrai, sans le vouloir, en rendant aux faux dieux un culte qui, en réalité, allait plus haut que l'encens de son idolâtrie.

Le Beau est inépuisable en ce qu'il constitue une trinité impérissable avec le Bon et le Vrai, et, où elle se trouve, elle inspire le respect. C'est donc que l'idéal, c'est à dire ce tout, abstrait, très difficile à saisir, à pénétrer, à régler qui est le concepts des lois de l'esprit en rapport avec la forme matérielle parfaite et unique, provoque un état d'âme propre à conduire aussi bien à la perfectibilité humaine qu'à la perfection immuable de l'éternité bienheureuse.

L'art et la femme ont ceci de pareil que tous deux prennent puissance et originalité dans la sensation, l'imagination et la combinaison ascendante de la beauté. Si l'art ne peut se passer de la femme sans risquer de perdre l'un de ses éléments essentiels, la femme, à son tour, ne peut se passer de l'art parce que ce serait renoncer à son prestige, à sa grâce, à sa royauté, comme ce serait désavouer le bonheur qu'elle donne et celui qu'elle reçoit.

Toi qui regarde venir la vie—pou n'avoir pas un jour le regret d'avoir failli à la tâche—fais le choix de tes idées et prépare ton cœur, cultive ton intelligence, et, quand l'heure sera venue : dis ta pensée, quelque soit l'obstacle, qu'elles que soient les blessures : l'âme en haut, vers ton idéal.. Et tu seras forte, tu vaincras les autres, tu triompheras de toi-même et tu pourras, au soir de ta vie, adresser à l'Art cette antique parole d'une grecque : "de femme tu m'as fait déesse!"

LOUISE DE BIENVILLE.

Montmagny, 1909.

-----○-----
C'est assez de bonheur que de pouvoir faire une bonne action.

-----○-----
L'exposition de modes du printemps au salon Mlle-Fleurs, rue Ste-Catherine Est est impatiemment attendue : jamais la beauté des chapeaux, des capotes, et des toquets n'aura été interprétée d'une manière aussi magnifique et aussi artistique.

La veuve de Buies

Notre collègue Madeleine, de sa plume intelligente et généreuse, a écrit, l'autre jour, que la veuve de Buies, à la veille de tomber dans le besoin, demandait un secours...

Ce secours ne consiste pas en une aumône. Non, la veuve de Buies, jeune encore, est vaillante et forte ; elle veut travailler et ne sollicite qu'un emploi.

Cet emploi, ne croyez-vous pas, — j'en appelle à tous — que le gouvernement de notre pays devrait être heureux et fier de le lui offrir?

Buies a fait assez pour les lettres en notre province française pour que la digne compagne de sa vie, la mère de ses enfants, s'attache à jamais la reconnaissance de ses compatriotes, pour que, d'un commun accord, rendant hommage à l'illustre disparu, ils mettent sa veuve à l'abri contre la gêne qui tue et les privations douloureuses.

La mort de Buies a creusé parmi la petite phalange de littérateurs et de journalistes canadiens, un vide qui n'a jamais été comblé. Il fut et restera ce styliste de forme impeccable et rare, cet écrivain à l'imagination ardente et belle, dont les pages vibrantes faisaient tour à tour rire et pleurer, et qui toujours émerveillaient.

Il a su trouver, pour décrire la beauté de notre fleuve, les splendeurs de nos montagnes, les sublimités de nos horizons des mots qui jamais ne s'effaceront...

Aujourd'hui, la veuve de Buies demande un emploi, tout modeste, tout humble, au gouvernement de son pays... Pourrait-on le lui refuser?

FRANÇOISE.

-----○-----
L'amour naît du caprice et l'amitié de la réflexion.— (Saint-Amand.)

-----○-----
L'abonné, hors de lui.— Mais, sacrebleu, mademoiselle, il y a vingt minutes que je sonne!...

La demoiselle, avec admiration.— Et le plus joli, c'est que vous ne vous découragez pas.

DEUX EXTRAITS

Une abonnée nous communique les deux extraits suivants, qu'elle a, dit-elle, "découpés à notre intention". Le premier a trait à cette question que nous avons posée dans "Le Coin des lectrices" : "L'amitié sincère, désintéressée est-elle possible entre un homme et une femme." L'autre est une réponse à notre plébiscite : "Les femmes doivent-elles voter."

Voici :

.....
 "Quant à l'amitié entre les personnes de sexe différent qui n'ont pas atteint la cinquantaine, je la crois possible, mais plus encore rare, toujours menacée dans son essence si les intéressés n'ont pas la volonté et la clairvoyance nécessaires pour maintenir son caractère primitif. Tant que l'Ève éternelle gardera sa chevelure d'or, son sourire, et dans la main le fruit parfumé de la volupté, Adam ne pourra l'approcher de trop près sans une involontaire ivresse. Le secret des véritables amis des femmes—je parle de ceux qui ne sont et ne veulent être que des amis—consiste uniquement dans le sentiment de la distance à garder. S'ils peuvent tout deviner, ils ne doivent pas tout dire ; certaines formes de la familiarité affectueuse leur sont interdites ; leur confiance absolue n'entraîne pas les complètes confidences, et s'ils marchent côte à côte, tout près de leur amie, ils n'ont pas le droit de lui tenir la main."

Ainsi, mesdames, il est bien entendu que vous voulez faire de la politique.

Pour moi je n'y vois aucun inconvénient. Mais y avez-vous bien songé? Avez-vous bien examiné la pétardière dans laquelle vous voulez mettre vos pieds mignons? Le moment où vous demandez à être de la noce est le moment même où tous les gens un peu propres s'en détournent, et vous songez à être du Carnaval lors de la descente de la Courtille.

Privilégiées jusqu'ici, vous goûtiez la douceur de vivre en dehors de ces fétidités, et vous aviez eu le bonheur de préserver vos gracieuses personnes

de ces contacts malsains. Vous ne connaissiez point votre fortune. Imitatrices de votre grand'mère Ève, voulez-vous donc, à votre tour, perdre le paradis en mordant à d'aussi vilains fruits? Quelle erreur est la vôtre! Et qu'allez-vous abandonner! Et pour quel répugnant échange!

Sans doute, vous vous dites: "Notre présence purifiera l'atmosphère; nous apporterons dans ce jardin sinistre le parfum de nos fleurs et le charme de nos sentiments; tout, avec nous, se transformera; et il n'y aura aucune ressemblance entre la politique que nous ferons et celle où vous autres hommes vous patagez". Prenez garde. Ce n'est pas impunément qu'on respire un certain air, qu'on brave en certains milieux. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui est si souvent arrivé à qui s'avise de vouloir convertir les pécheurs, et ne s'assimile que le péché. Vous ne nous donnerez pas vos vertus, et vous emporterez nos vices.

Quand vous vous pressez autour de nos assemblés, il nous semble voir un vol de colombes planer sur une basse-cour, et essayer de forcer l'entrée de la mare où barbotent les canards! Avez-vous donc assez du repos, du ciel bleu et des amours?

Qu'il soit fait, pourtant, selon votre volonté! Mais combien d'entre vous regretteront un jour d'être entrées dans ce cauchemar, d'où elles ne se réveilleront que pantelantes l'aile brisée, et du dégoût plein le cœur!

Conseils Utiles

DENTS BIEN BLANCHES.—Pour avoir les dents très blanches, faites infuser dans de la bonne eau de vie quelques morceaux de camphre; frottez légèrement les dents avec un tampon d'ouate hydrophile imbibé de ce mélange.

BOURBONNEMENTS D'OREILLES.—Ces malaises cesseront instantanément en mettant dans l'oreille malade de l'ouate imbibé de bon alcool de menthe.

CONTRE LES RIDES.—Faites infuser une cinquantaine de pétales de lis blanc dans un demi-litre d'eau de vie.

Exposez le plus possible au soleil le flacon pas entièrement plein. Au bout de quinze jours, filtrez.

Pour l'employer, couper de son volume d'eau la quantité dont on veut se servir, et en humecter les rides à l'aide d'un petit tampon de toile.

TRACES DE COUPS DANS LE BOIS DES MEUBLES OU LES PLANCHERS.—Trempez dans l'eau un morceau de coton hydrophile et posez-le sur la partie du bois endommagée, jusqu'à ce qu'elle soit bien imbibée, puis retirez le coton et posez à la place un morceau de flanelle mouillée sur lequel vous passez un fer chaud en mouillant légèrement la flanelle chaque fois que la chaleur du fer la sèche. Sous l'influence de la chaleur humide, la contusion du bois disparaît.

Recettes Faciles

POTAGE EXCELLENT.—Prenez trois oignons de moyenne grosseur et coupez-les en quatre, mettez-les bouillir dans une chopine d'eau. Faites-les cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres, environ une demi-heure. Mêlez une cuillerée à dessert de farine dans un peu de lait pour l'épaissir; ajoutez ensuite un morceau de beurre de la grosseur d'une noix et environ une tasse à café de bon lait, du sel et du poivre. Faites bouillir tout de suite. Prenez des tranches de pain et beurrez-les bien, coupez-les en petits carrés et mettez-les dans un bol; versez dessus la soupe bouillante. Froid, c'est excellent.

CARAMELS A LA CREME.—Un verre à vin de sucre blanc en poudre, un verre à vin d'excellent lait ou crème fraîche. Mettre le mélange dans une capsule de porcelaine allant au feu et laisser cuire en mêlant.—On reconnaît que les caramels sont cuits quand ils prennent une couleur noisette. Pour plus de certitude faire tomber une goutte de mélange dans un verre d'eau froide; il durcit presque aussitôt quand il est à point.

Verser alors dans un moule à caramels ou dans de petites boîtes en papier que l'on a enduites d'huile ou de beurre, pour que le bonbon n'adhère pas.

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

Marceline Rhonans regardait complaisamment cette luxuriante fille poussée, épanouie, embellie dans l'atmosphère des amphithéâtres comme au libre soleil des champs, et elle s'attendrissait de la penser amère, mûre pour toutes les choses du grand mystère humain, et peut-être à la veille de s'y donner. Elle vint s'asseoir à ses côtés.

—Jeanne, ma chérie, lui dit-elle, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas?

Un éclat de rire vibrant haut et clair, résonna en écho de sa phrase dans le petit salon; un éclat de rire de femme vulgaire et peuple, mais si perlé et séduisant, qu'on lui pardonnait; Jeanne Berek, qui ne savait pas pleurer, savait rire; c'était ce qui avait le plus ensorcelé l'oreille de Tisserel que ce rire de campagnarde intelligente, le soir, à la salle de garde, après le vin.

—L'épouser! mais après... qu'est-ce que j'en ferais, ma pauvre amie?

Elle avait résumé là un état de choses d'une si flagrante fatalité qu'il n'y avait rien à répondre. Qu'aurait fait en somme d'un mari cette créature souverainement occupée, de qui la vie était orientée déjà sans retour dans le chemin du travail scientifique, et qui prenait là toutes ses joies, son intérêt, sa raison d'être. Elle s'amusait à l'extrême d'être médecin; elle ne se lassait pas de son incessante poursuite contre le mal, contre ce qu'elle appelait, elle, les causes pathogènes. Devant chaque bacille entrevu, sa passion curieuse renaissait; elle les cultivait, les surveillait, les combattait, en triomphait ou se laissait vaincre, avec une activité sagace et réfléchie, abstraction faite de l'être humain servant de champ de bataille, car elle n'était ni sensible ni nerveuse. Était-ce bien à cette femme qu'on pouvait deman-

der de fonder une famille, de se donner à un homme et d'être mère?

—D'abord, continua-t-elle, je ne veux pas renoncer à mon métier: alors nous nous ferions concurrence, et une concurrence sotte, insupportable, ridicule; car je suis plus forte que lui, soit dit sans offenser ce brave Tisserel. Dix fois, vingt fois déjà je l'ai surpris en erreur, diagnostiquant mal, hésitant, oublieux, perdant la tête. Tant que nous sommes étrangers, je m'en amuse; mais comprenez-vous, ma chère, cette rivalité entre mari et femme. Positivement, je m'exposerais à rougir de lui; et vous avouerez que ce serait désagréable. Puis il deviendrait envieux de moi, et ce serait tout à fait bête.

D'aimer, d'être aimée, il n'était pas question. Elle ne se laissait pas prendre à la magie de ces mots; elle n'y pensait pas. Cette fille de vingt-deux ans, au physique riche et plein de forces, travaillait cérébralement neuf, dix ou onze heures par jour; elle avait après cela de gros sommeils d'enfant, exempts de songes, comme ses vieilles laborieuses l'étaient de rêves; elle vivait ainsi, satisfaite, tout son être dans un bel et parfait équilibre artificiel.

Elle reprit encore:

—Et puis, j'en ai trop vu dans ma salle, de pauvres malheureuses exténuées, vieilles, tuées par cette noble vie de famille que l'on prône tant, la maternité, les soucis et le reste. Et je me demande pourquoi, oui vraiment je me demande pourquoi j'irais troquer mon sort agréable contre cette existence. Vous-même, Marceline, vous ne vous êtes pas mariée, vous voyez bien.

Mlle Rhonans sourit avec un mouvement de tête très amusant. Elle n'était pas absolument jolie à cause de la structure osseuse du visage, mais elle avait en elle mille choses gracieuses.

—Pour moi, répondit-elle, c'est tout différent. D'abord, je n'ai jamais eu de roman comme vous, ma belle Jeanne; mes parents m'ont seulement proposé deux ou trois mariages que j'ai refusés. Il vous serait encore aisé de tenir un ménage sans briser votre carrière. Combien voyez-vous maintenant de doctresses qui ont mari et enfants? Mais moi, comment voulez-vous, dites, comment voulez-vous? Le mariage ne m'est pas possible.

Alors, ne tenant jamais en place, furetant de ci de là dans le petit salon sombre pour souffler au hasard les grains de poussière dont elle était la grande ennemie, elle se mit à dire tout haut ce qui était son rêve intérieur, le programme enchanteur de sa vie. Jeanne Berek ne comprenait, ne pouvait comprendre qu'à demi les émotions, les vibrations, la poésie de cette femme. Marceline Rhonans était possédée d'une passion, elle en était dévorée, exaltée, enfiévrée jusqu'à l'ivresse. Elle aimait quelque chose d'inconcevable à tout le monde, quelque chose de mort, d'aboli; elle aimait jusqu'à une sorte de morbide folie artiste l'âme des peuples finis, les races éteintes, les évolutions ténébreuses des nations antiques, ce qui fut, l'Humanité-mère, le Passé. Parallelement à sa tâche professionnelle de maîtresse d'école, elle travaillait ce rêve: écrire de l'antiquité une histoire monumentale, comme il en a été fait de la France, une histoire morale, dégagant des batailles et de la chronologie la vie nationale.

Toute son existence l'avait menée là. Dans son enfance originale, petite fille absorbée sans cesse par des enthousiasmes secrets, mal définis, elle avait entrevu en se promenant seule, les yeux fermés, dans le jardin de ses parents, des apparitions étranges de son Histoire ancienne. C'étaient des scènes vagues, estompées, imprécises, qu'elle créait avec peine, d'après quelques descriptions sur les livres. Rome et les Latins n'étaient pas assez énigmatiques pour l'avoir séduite; mais c'étaient Sparte, la Phénécie obscure, la Perse aux arts opulents. Les abrégés qu'on lui donnait à lire n'avaient fait, avec leur concision, qu'exciter sa faim de connaître, évoquer des visions plus chatoyantes. Elle se mit

à rêver, la nuit, à de puissantes Lacedémoniennes, voilées de blanc, errant dans les palais à colonnes dont sa petite Histoire grecque lui montrait, en image, les ruines. A onze ans, dans le même jardin qui était toujours le théâtre de ses songeries, elle creusa obstinément la terre pendant de longs jours, dans un but archéologique. C'étaient en elle des imaginations sans consistance, indéfinissables, préluant à ce qu'elle devait concevoir à quinze ans : le désir précis d'étudier l'antiquité. Alors, sa fièvre se résolut en travail. Elle posa, dès ce moment, avec sa précoce intelligence, les bases de ses études projetées, se fit apprendre les langues mortes. Ses parents, qui ne pouvaient lui réserver la moindre petite dot, s'effrayaient pourtant de ce grand labeur sans nécessité. A dix-sept ans, c'était une enfant délicate, d'un aspect très méridional, le visage doré, les yeux câlins, gris clair sous des boucles brunes : elle était de celles à qui l'on prédit dès cet âge, que les épouseurs abonderont. Elle séduisait extrêmement tous les hommes qui l'approchaient et ses parents, malgré la modestie de leur fortune, étaient tranquilles sur son avenir, quand elle déclara vouloir entrer dans l'enseignement. Ce fut un éclat dans la famille. M. de Rhonans qui était monarchiste, lui fit des lycées de filles une peinture désobligeante ; et sa pieuse mère crut qu'elle les déshonorerait tous en entrant dans ces lieux de mauvais ton. Il leur paraissait avant tout intolérable que leur enfant travaillât pour vivre, et ils demandaient à cor et à cri le pourquoi de cette énormité.

La douce et docile Marceline leur démontra l'irréfutable vérité. Elle devait, dans l'insuffisance de sa fortune, pourvoir elle-même à son existence, sans compter sur le hasard d'un mari. Elle entendait d'ailleurs vivre indépendante, exempte des chaînes secrètes et douloureuses de la médiocrité mondaine. De plus, son goût la poussait à devenir historienne : elle le serait. Ce furent de plus grands cris. Son professeur intervint : c'était un homme de valeur qui avait jusqu'alors seul entrevu le prestigieux esprit de la jeune fille. Il essaya de dévoiler à la famille de Rhonans un peu de cette âme inson-

dable ; il parla du respect dû aux volontés de cette jeune créature d'exception devant laquelle il fallait s'incliner comme devant une force plus haute.

Elle lutta encore deux années, puis passa l'agrégation, fut nommée professeur dans une école normale de province, et enfin vint à Briois, dont le lycée féminin, le plus brillant de France, requérait l'éclat d'une personne telle.

Elle y avait un cours de deux heures chaque après-midi, et deux cours de matinée par semaine. A part, elle traduisait travaillait et annotait Thucydide pour la guerre du Péloponèse, dont l'histoire lui avait toujours paru le miroir même où se reflétaient les deux personnalités troublantes de la Grèce, Athènes et Sparte. Elle donnait aussi de nombreuses répétitions aux aspirants du baccalauréat et, depuis que sa réputation s'élargissait, se colorait dans la ville grâce à ses conférences à l'Hôtel des Sciences, il devenait de mode que les femmes, et mêmes les hommes du monde vinssent prendre d'elle des leçons particulières.

—Ma chérie, disait-elle à Jeanne Bœrek, encore une dizaine d'années et je serai presque riche, et en même temps armée à ce point pour les définitives études que j'entends faire. Alors, je démissionnerai et je voyagerai. C'est sur place, sur la terre même où elles ont passé, que je connaîtrai bien ces nations qui m'intéressent, la phénicienne surtout. Dire que cela viendra peut-être un jour... que je verrai ce pays, cette mer, la même, vous entendez, la même qui tentait ces ancêtres, qui leur offrait l'Europe!...

Et elle s'arrêtait. Il y avait dans son enthousiasme quelque chose de sacré que profanait l'indifférence de l'étudiante, et sa vision s'achevait secrètement, faite de ces paysages irréels que son ardeur d'artiste lui créait sans cesse.

Elle ne parlait plus. Jeanne Bœrek, somnolente, froissait dans ses doigts une dernière cigarette sans penser à rien. Marceline vint à la fenêtre, poussa les volets. La lumière—une lumière blonde de soleil couchant—envahit soudain toutes les choses du petit salon : Une félicité semblait émaner de la ville, on au-

rait dit un dimanche de fête intérieure et calme. Des jardins, où les acacias étaient en fleurs, en même temps que les seringas commençaient à s'ouvrir, des parfums violents arrivaient par effluves.

Marceline pensait à ces voyages qu'elle ferait, qu'elle était sûre de faire, libre de tout et maîtresse d'elle comme elle l'était ! Elle irait d'abord en Grèce, puis de là, vers la côte d'Asie. Elle verrait la Palestine, le Courdgin, et enfin Beyrouth, ce Beyrouth dont les photographies posaient là, près d'elle, sur la table, et où elle s'installerait le temps qu'il faudrait, pour respirer et découvrir sous le voile de la moderne Turquie le mirage fuyant de l'Antiquité, que sur ces contrées l'immuable nature éternise. Elle pensait à ces Phéniciens, à ces êtres pacifiques, à leur vie étrange qu'elle posséderait avec cette autre vie phénicienne actuelle que réalise le peuple britannique. Elle pensait à ce travail, à ses joies...

Inconsciemment, Marceline Rhonans éprouvait les douceurs latentes de cette fin de jour, du poème de sa vie, de cette amitié ; douceurs fondues en une seule émotion d'aise, de bonheur. Elle se sentit souverainement heureuse. Et, avec son âme spéciale, Jeanne Bœrek vint encore accentuer le sens de cette impression.

—Le mariage, ma chère, c'est bon pour les hommes... fit-elle en éclatant de rire.

IV

Il y eut cette année-là à Briois un mois de juillet torride, pendant lequel il ne tomba pas une goutte de pluie. Implacablement, chaque matin, le soleil se levait et semblait faire fondre dans l'embrasement du ciel les nuages qui naissaient.

De quartier en quartier, le docteur Jean Cécile allait cependant visitant sa neuve clientèle éparse partout. Cet été de Briois, les fatigues de sa vie pénible, l'ennui l'accablaient.

Quelquefois il envoyait Tisserel et sa jolie maison embellie par Henriette. Il allait souvent dîner chez lui et cet intérieur lui paraissait charmant, charmant comme un jeune ménage ami, avec cet avantage qu'ici, la grâce de la maîtresse des lieux et sa personne elle-même n'étaient pas de

ces biens prohibés qu'il est seulement licite d'admirer. Cette délicieuse fille était libre, il y avait pensé plus d'une fois ; et en outre elle lui causait un certain embarras, parce qu'à diverses reprises il avait senti vers lui comme un mouvement de cette âme, de ce corps délicat.

Un soir surtout. Il arrivait comme de coutume pour le repas, à sept heures ; elle était au jardin, parmi le gazon échevelé de la pelouse qui lui grimpait jusqu'aux genoux. Quand elle l'aperçut, ses deux bras se portèrent en avant dans un instinct d'accueil tendre aussitôt réprimé, et pendant qu'elle venait à lui, sa longue robe bleue balayant l'herbe, il vit pour la première fois la particularité de son visage, la ligne du profil, des lèvres dessinant dans l'espace comme un perpétuel baiser. Et il eut à cette minute, comme jamais, l'impression que c'était vers lui que tendait ce besoin de caresses.

Tisserel était rentré. On dina. Il faisait une chaleur étouffante dans la salle à manger, et trois fenêtres ouvertes sur les frondaisons sombres des marronniers ne donnaient qu'un jour de crépuscule. Jean Cécile parlait peu. Paul et Henriette discoutraient seuls. La nuit tombait tout à fait quand on apporta sur la table les petits pois juteux, baignés dans le beurre sucré, qui fumaient de sarriette, de thym et de marjolaine. On ne voyait plus que la pâleur luisante des porcelaines, l'éclat incolore des verres et, autour de la table, les trois blancs visages.

Cécile, dans les senteurs maraîchères de cette cuisine d'été, revoyait Pierre Fivre qui en était gourmande. On n'allumait pas encore les lampes pour savourer mieux la fraîcheur du soir, et il sentait sur les siens, à chaque instant, les yeux d'Henriette Tisserel qui se croyaient voilés d'ombre. Mais il avait le dégoût d'aimer. Toute la doctrine de la romancière sur l'amour lui revenait maintenant, trouvant un argument de plus dans sa lassitude, et il y acquiesçait. Ce qu'il devinait chez Henriette ne lui inspirait qu'un agacement froid et inquiet.

La jeune fille demanda :

— Voulez-vous prendre le café et fumer au jardin ?

D'ordinaire, elle quittait à ce mo-

ment la salle à manger ; mais il ne lui était guère possible, avec cette combinaison, de ne pas suivre les deux hommes. Ce fut ce que pensa Cécile. Et il regarda cette frêle créature, troublée, heureuse et peureuse près de lui comme les femmes qui aiment. Mais il n'en éprouvait rien qui pût s'appeler de l'amour. Il était un peu touché seulement, et il s'avisa pour la première fois d'un certain air maladif qui était en elle.

Quand ils furent assis tous trois sur le banc de bois devant la table du jardin, il faisait nuit et demi, et toutes les conversations étaient tombées d'elles-mêmes.

— Tisserel, dit Jean Cécile, tu sais que ta sœur tousse.

— Henriette ? mais non, elle ne tousse pas.

— Comme tu voudras, mais elle tousse.

Paul se tourna vers sa sœur.

— N'est-ce pas que c'est un petit rhume de rien ?

— Mais oui, répéta Henriette dont la voix tremblait un peu ; monsieur Jean est bien bon de s'occuper de cela.

Lorsque Henriette était née, Jean qui avait neuf ans, était déjà le camarade de son frère ; ce souvenir mettait entre elle et lui une amitié d'un tour spécial, qui n'était pas de l'intimité, parce qu'ils s'étaient vus très peu, mais quelque chose de familial, tiré de tant de reminiscences communes et lointaines. Son rôle de médecin ajoutait à cette facilité de leurs rapports ce que sa timidité glaciale y ôtait. Il se leva et s'en alla se placer devant elle.

— Montrez votre main ? fit-il, jetant son cigare.

Et quand il tint cette main moite et tiède, fiévreuse, au toucher morbide, il fut effrayé de percevoir les secousses des artères violentes, affolées d'émoi, qui battaient à brusques saccades dans sa main.

— "C'est donc sérieux !" pensa-t-il avec une pointe de fatuité : et en même temps, il s'affligeait de ce symptôme qu'il avait reconnu à fleur de cette peau de jeunesse, dans la pauvre petite main de malade qu'il venait de tenir. Malade, elle n'était sûrement ; atteinte déjà, à peine sans doute et dans les limites curables, mais sans erreur possible ;

et il était temps d'avertir le frère qui ne voyait rien, Il se hâta même de dire, pour mettre en règle sa conscience d'homme aimé en vain :

— Surveille-la, Tisserel ; je la trouve bien fatiguée, Mlle Henriette.

— Elle a pourtant une rude santé, fit Tisserel en haussant les épaules.

Ils ne se disent encore plus rien tous trois ; le scintillement des deux cigares et leurs fumées pâles faisaient des trouées dans l'ombre. A un détour d'allée, Sultan, le terre-neuve d'Henriette, apparut, sa robe noire ne se détachant de la nuit que par l'ondulement de sa marche lente. Il était robuste et dressé sur soi comme un lion, l'écartement des yeux lumineux mesurait l'ampleur de son beau front. Sa promenade tranquille s'arrêta court à la vue des hommes : il hésita, puis obliqua vers eux sans hâte, posant l'une après l'autre à même le sable ses pattes lourdes sur quoi balançait son corps.

— Sultan, mon bon chien chéri, murmura Henriette tendrement.

Le terre-neuve pressa le pas ; on vit ses yeux dardés sur ceux de la jeune fille, et il vint rouler dans sa robe et sous ses mains, sa tête, son cou, ses longues oreilles flasques. Henriette serrait dans ses doigts délicats cette grosse chose aimante ; elle lui chuchotait des douceurs, elle lui fermait à pleine main les yeux, caressait cette gueule haletante de fauve, les lèvres noires humides, et, se penchant avec une sorte de passion, tout à coup se mit à l'embrasser.

Cécile se renversa au dossier du banc pour fumer plus à son aise. Son sentiment pour cette pauvre jeune fille si tendre était surtout une ironie un peu touchée, compatissante, repentante même, mais incorrigible. Il jouissait d'être ainsi aimé mystérieusement par ce cœur d'Henriette, avec un diletantisme glacial qui lui faisait dire : "C'était de l'autre que je voulais cela !"

Cependant, quelques instants après, comme Tisserel et lui, las de ces conversations tronquées par la présence d'une jeune fille, sortaient ensemble, il lui demanda :

— N'as-tu pas remarqué que ta sœur est souffrante ?

— Non, je n'ai pas remarqué, fit le joyeux garçon.

Alors Cécile voulut préciser, fût-ce par un mot cruel, et donner à son ami la secousse d'un terrible éveil. Il s'agissait de la vie d'Henriette, et il sentait une sorte d'allègement de conscience dans cet intérêt affectueux qu'il avait d'elle.

—Tu as peut-être tort de n'y prendre pas garde ; surveille ses poumons. L'as-tu auscultée ?

Le coup porta comme il pensait. Tisserel s'arrêta court, le dévisagea, les yeux vacillants d'angoisse soudain sous le lorgnon ; et il répéta le terme qui terrifie :

—Auscultée ?

—Elle avait ce soir de la température, poursuivit Jean Cécile implacablement, et je n'aime pas sa toux. Maintenant, si tu ne vois rien...

—Je n'ai pas vu ; je n'ai pas regardé ; je la croyais solide, répétait le malheureux dont Cécile avait ruiné la tranquillité d'âme et qui luttait pour la reprendre. Elle ne peut pas être malade ; j'en aurais été le premier averti. Elle ne se plaint pas...

—Si elle était ma sœur, prononça Jean qui s'intimidait un peu de prononcer ces mots, je l'examinerais de suite et je ferais quelque chose d'énergique. Je te le dis, tu m'entends, elle est malade.

Tisserel reprit, pour se tromper soi-même :

—C'est un rhume, je suis sûr.

Il avait pour sa sœur une affection large, caressante, souvent impérieuse et forte comme un amour de père ; une affection choyée aussi, entretenue par mille attentions de la part d'Henriette de laquelle il ne pouvait se passer.

Les paroles de Cécile l'avaient mis dans l'épouvante ; quelque chose de lugubre lui donnait cette pensée : perdre Henriette ! Et son contentement intérieur de garçon heureux, ravagé soudain par cette peur, ne pouvait se ressaisir. Mais il voulait donner le change, tromper son ami et se tromper lui-même sur ce qu'il ressentait. Et c'est toujours aussi l'éternel besoin des hommes de se jeter plus éperdument, quand ils souffrent, vers la femme qu'ils ont élue au dessus des autres : il pensa si vivement à Jeanne Bœrek, tout à coup, qu'il sentit ne pouvoir attendre au lendemain pour la voir.

—Une idée me prend, dit-il à Jean,

il y a en ce moment aux Sociétés Savantes, des conférences fort curieuses faites par cette Marceline Rhonans. Melle Bœrek m'en parle avec beaucoup d'admiration, veux-tu entendre celle de ce soir ?

Cécile tira sa montre.

—Elle doit être avancée déjà.

—Qu'importe ! reprit Tisserel, nous aurons toujours l'aspect de la salle, et il sera suffisamment réjouissant par cette chaleur d'entendre cette petite femme pérorer une demi-heure encore sur les modes des dames grecques. Nous entrerons d'ailleurs subrepticement par le haut de l'amphithéâtre.

—Allons, dit Cécile, secrètement satisfait.

La vérité est qu'il était depuis longtemps fort désireux de voir enfin cette Cerveline dont il entendait sans cesse le nom à la volée dans la ville, et que cette occasion lui souriait.

—Vois-tu, disait-il à Tisserel, ces femmes-là m'amusement. Tu sais comment je les apprécie ; mais cela me garnit l'opinion d'en connaître ; je t'ai dit ce que j'en pense ; c'est une femme superbe, mais elle te fera du chagrin un jour ou l'autre si tu ne t'en méfies pas. Ce sont les pires de toutes. Je me suis trop appesanti à réfléchir sur leur cas ; je les ai étudiées, je les ai soignées ; il y a eu chez nous des étudiantes finlandaises, une typhique et deux diphtéritiques ; je te donne ma parole qu'elles ne sentaient rien, des demoiselles en cire. On les a sauvées toutes, et je n'ai pu apprendre quelle figure ces créatures-là font devant la mort ; mais comment elles vivent, je le sais, et il me plaît d'en rencontrer de nouvelles au hasard de mon existence.

Un flot pressé de promeneurs descendait le quai à petits pas, dans la fraîcheur de la nuit et du fleuve proche. Une moitié de Briois était dehors.

Les deux hommes, pour abréger, laissèrent ce trottoir encombré et s'enfoncèrent dans la rue du Grand-Pont, au haut de laquelle s'élève, comme une montagne sculptée, la cathédrale.

Et soudain, Jean Cécile fut pris d'une fringale de bonheur. La soirée chez les Tisserel l'avait attristé, avait comme excédé sa faculté de porter incessamment son âme dans

les horizons mornes. Cette pauvre petite Henriette, amoureuse de lui, frappée à demi, poitrinaire déjà, faite pour mourir sans doute avant d'avoir goûté aux choses dont elle semblait toujours rêver, c'était la destinée la plus navrante qu'il eût vue, la plus conforme aussi, dans sa fatale cruauté, à son jugement porté sur la vie. Mais c'était le point culminant de ce qu'il avait imaginé de triste. Maintenant, c'était pour lui la satiété. Il se sentait jeune, il voulait jouir, quitte à jeter pardessus bord l'affligeant souvenir d'Henriette.

Ils traversèrent la place du Parvis, la rue aux Juifs, puis le gothique Palais de Justice aux pâles sculptures blanches dans la nuit, et ils arrivèrent à l'Hôtel des Sciences.

Au dehors, les grandes baies illuminées du petit amphithéâtre de droite leur indiquaient leur chemin dans l'intérieur du bâtiment. Ils gravirent à pas de loup un escalier, datant de l'époque où cet hôtel était un monastère, et dans la demi-obscurité que laissait un bec de gaz unique, Tisserel, au second étage ouvrit une porte étroite.

Dans une clarté puissante venue des quatre lustres, la salle descendait de gradin en gradin, jusqu'à la chaire du maître, en bas, où derrière, comme un rideau, était abaissé le tableau noir. Les gradins étaient remplis d'une foule ; on voyait les chapeaux immobiles des femmes, les têtes d'hommes découvertes, penchées, tendues vers l'avant : têtes de vieillards, d'hommes jeunes, d'adolescents, toutes emportées dans une attention passionnée, comme au théâtre, lorsque joue une actrice très chère.

Ce ne fut qu'au second coup d'œil que Tisserel et son ami virent Mlle Rhonans. Elle était habillée d'une robe de drap noir, finement gantée jusqu'au coude de gants noirs aussi qui cachaient, lorsqu'elle levait les mains en parlant, leur petitesse extrême ; et sous sa coiffure de méridionale, sombre et savante, se voyait son lumineux visage pâli par les lustres. Elle était debout, allant et venant en menus circuits, ni pédante, ni théâtrale, souriante parfois des lèvres, de ses yeux clairs confiants levés sur l'assistance ; parfois aussi, pour inscrire une date à la

craie, elle se tournait vers le tableau, et il se dessinait alors sur le noir de ce fond une forme noire adorable. Sa robe était si bien faite, ses cheveux si beaux, sa nuque si blanche, son geste si gracieux qu'un mouvement courait imperceptiblement l'auditoire, dont, Cécile, le voyait, elle était l'idole. Tous ces yeux la dévoraient, suivaient les mots de ses lèvres, les douceurs changeantes de ses prunelles, les grâces de sa personne bougeante. Elle les séduisait tous, et Jean Cécile, qui était venu pour railler cette femme savante, en fut impressionné. On ne raille pas les femmes très aimées.

Sa voix, qu'elle devait forcer un peu pour être bien comprise partout, était d'un timbre bas, avec des réminiscences de l'accent languedocien, qui la punctuaient de minute en minute d'une pointe de piquant. Elle disait : "Les grandes dames romaines" et parlait du péplum "couleur de vi-o-lette", ce qui avait quelque chose d'indéfinissable et de charmant. Sur la grande table, devant elle, une masse d'étoffes aux nuances variées était jetée ; Cécile et Tisserel venaient d'arriver et de trouver une place en assourdissant le bruit de leurs pas, quand elle prononça :

— Je vais maintenant reconstituer quelques draperies dont j'ai pu étudier la façon.

Et quand Tisserel, curieux eut suivi la direction du regard et du sourire qui accompagnaient cette phrase, il rencontra les fortes épaules cambrées et l'éclatante chevelure coiffée du petit canotier de Jeanne Bœrek. C'était pour elle qu'il était venu ; il calcula qu'ils pourraient sortir ensemble, qu'il la reconduirait, et il fut satisfait, car jamais autant que ce soir il ne s'était senti emporté orageusement vers elle, au point de ne plus voir autre chose dans la salle que le morceau de soie rouge de son corsage, son col robuste dégagé de la robe et ses cheveux.

Alors Marceline Rhonans, les bras chargés de ces voiles orange, pourpre, violets ou verts, qui paraissaient sans poids, marcha vers le mannequin posant à l'angle de l'hémicycle. Elle l'articula à souhait, le mit en vue, et prestement commença ses évocations étranges de la femme antique.

Le silence se fit. Elle semblait s'a-

muser extrêmement : c'était un jeu pour elle, on l'aurait crue dans un salon au milieu d'amis qui, dans la réalité, se chiffraient ici par centaines. Comme une femme du monde retracée ses ennuis de couturière, elle conta les difficultés surmontées pour s'être procuré ces tissus particuliers commandés en Angleterre, et teints à Briois d'après ses propres indications. Et, tout en causant, elle fronçait au cou du mannequin un long pan d'étoffe indigo qui fut en quelques minutes une robe. On entendait, d'instant en instant, crier son long ciseau miroitant, et, sans s'être dérangée, elle cousait de rapides enfilées qui faisaient des plis de statuaire. Sur ce bleu cru et violent de la tunique, elle posa une soutane orange, taillée d'avance et légère comme du gaze, du bas en haut de l'étoffe ses doigts coururent, rebroussant des plis qui se tendirent comme de souples cordes lâches, et, tenant dans sa main toute cette gaze ainsi froncée, elle la fixa sur l'épaule, d'où semblerent ruisseler toutes les lignes du vêtement : le péplum était fait.

Personne ne la regardait plus alors que Jean Cécile, perdu dans la foule, contre une fenêtre là-haut. Il n'avait jamais conçu d'une personne inconnue une image différent plus de la réalité qu'en cette circonstance. A l'ami de Jeanne Bœrek il avait prêté, depuis qu'il entendait prononcer son nom, les virilités froides de cette belle fille, jusqu'à sa force corporelle, jusqu'à l'immensité de son âme, sa sécheresse cachée. Il l'avait vue en pensée, grande, le regard dur, orgueilleuse de sa science, avec cette laideur imprécise tôt ou tard venue, que donne aux femmes le célibat. Et il avait maintenant devant lui ce petit être vibrant et plein de charme, à l'exubérance distinguée, exprimant dans un langage ordinaire les plus éternelles choses de l'art.

— Une paléologue doublée d'une modiste, disait-il à Tisserel en la voyant créer, en quelque coups de doigts, ces formes de la beauté antique.

Le plus joli de tout fut la pose du voile, quand Mlle Rhonans prit à deux mains une étoffe d'un bleu jaunâtre, aux transparences indécises, et qu'elle en cacha le chef horrible du mannequin. Une femme naquit vraiment, mystérieuse, flottante, qu'on aurait crue vive dans ces étoffes, sans visage, sans mains. Ce fut si vrai que Marceline elle-même, saisie, s'ar-

rêta, une seconde, éprise de son œuvre.

Et pendant cette seconde, au hasard des rangs, à droite, à gauche, partout les auditeurs s'étaient levés. L'admiration les emporta ; ils crièrent : "Bravo !" avec une hésitation ; puis, voyant qu'ils allaient entraîner la salle s'ils le voulaient, timidement battirent des mains. Soudain, l'amphithéâtre crépita comme un tonnerre. Du même coup, tout le monde était debout, et il n'y avait qu'un seul bruit de toutes ces mains, mains gantées de femmes, paumes d'hommes, nues et sonores, menottes nerveuses des petites lycéennes s'entre-choquant dans le délire. C'était la dernière conférence de l'année. L'enthousiasme accumulé depuis qu'on entendait cette exquise savante développer son lent enseignement, ce qu'elle avait intitulé pour cette session scolaire : l'ome, cette secrète prédilection que chaque femme gardait pour elle, l'attrait d'exception qu'elle exerçait sur les hommes, tout éclatait sans pouvoir se contenir. Les chapeaux fleuris des élégantes s'agitaient, et Jeanne Bœrek, la tête renversée, riant d'un rire large et heureux, applaudissait plus fort que personne, et les petites élèves du lycée Sévigné, rangées aux bancs inférieurs, ivres du triomphe de leur amie, lançaient des baisers.

...Un frisson de surprise d'abord fit cougir Marceline ; interdite, elle se retourna face à son auditoire qu'elle interrogea des yeux. Elle rougissait de plus en plus ; ce déchaînement d'admiration lui paraissait inconvenant ; elle détestait les choses exagérées : elle était en même temps confuse et choquée de tout ce tapage. Puis le sens l'en pénétra, le sens délicieux d'amour, d'adulation, de religion. Elle se vit aimée, louée tendrement, l'âme caressée de mille fluides admiratifs qui venaient à elle issus de tous ces yeux, dans ce tumulte. Elle blêmit et baissa la tête, écrasée par ce rêve.

Et ce fut dans cette cloire, l'atmosphère étouffante et lumineuse de cette soirée de science y ajoutant sa note voluptueuse, parmi ce tapage mourant des applaudissements qui s'éteignaient, à travers cette ovation spontanée d'un auditoire, que Jean Cécile connut Marceline Rhonans.

V

Depuis ce soir de juillet où, après la conférence fameuse, Tisserel et

son ami avaient escorté la rentrée des deux jeunes femmes, ils ne s'étaient pas revus. Les amitiés masculines ont de ces intermittences, elles s'impressionnent de la moindre influence, elles pâlisent et deviennent fades sous la moindre lueur de passion, et Tisseret cessa de rechercher Cécile. Il s'écoula trois semaines.

Tisseret avait aussi dans l'âme tout ce qui était dans la nature. Il devenait un homme nouveau. Il souffrait. Il se passait en lui des choses ténébreuses, accablantes, et plus que la terre ne demandait de pluie, il avait soif de la tendresse de Jeanne, depuis cette nuit blanche où ils avaient ensemble cheminé dans la ville.

Comme jamais, ce jour-là, elle avait été bonne et charmante. Tout enfiévrée encore du triomphe de Marceline, elle ne parlait que de cela, elle s'oubliait pour son amie, elle jouissait à sa place, elle donnait l'illusion d'une femme affectueuse, d'un cœur. C'était cet aspect nouveau qui achevait de la perfectionner aux yeux de Tisseret; elle se féminisait tout à fait, elle était presque touchante. Paul, à partir de cette minute, sentit se greffer sur cette espèce de goût violent qui était pour elle en lui, l'amour dont on chérit sa fiancée. La pensée qu'il l'amènerait un jour dans la maison du boulevard Gambetta, qu'il l'entourerait de soins, la cajolant, comme une grande enfant, créant à sa jeunesse isolée une vie de douceurs, lui donnait des rêves qui le tenaient longtemps le soir, à l'heure du cigare, sous les marronniers du jardin. Il en était venu, le joyeux buveur de bocks du grand café de Briois, à supposer la place qu'elle prendrait sur le banc de la tonnelle, enroulée d'un long peignoir à dentelles de jeune épousée, près de lui qui l'enlacerait; et il goûtait à ce mirage des émotions qui lui faisaient souhaiter de ne pas sortir des soirées entières.

Alors le lendemain, il arrivait à l'hôpital exalté et malheureux. Quand il ouvrait la porte de la salle, indifférent aux pauvres têtes émaciées dans le linge blanc de leur bonnet qui s'agitaient à chaque lit, inattentif à la sœur du service, une vieille qui lui faisait, des salamalecs: "Monsieur le docteur, nous avons un décès, cette nuit, à deux heures, le dix-sept..." Il se voyait que là-bas, près du poêle noir au long tuyau en fût de colonne, la fraîche et belle Jeanne en blouse blanche, qui venait nonchalamment.

Les quatre externes s'approchaient à leur tour, et ils allaient ensemble, tous, de lit en lit; le docteur et l'interne l'un près de l'autre, la sœur à la ruelle opposée, et les jeunes gens autour d'eux. Une paresse invincible prenait alors Tisseret de parler d'enseigner; il ne savait plus faire sa clinique; le travail d'un diagnostic lui coûtait de l'effort et de l'ennui, et dans le plaisir de l'entendre, insensiblement il avait laissé Jeanne Borek se substituer à lui; quand elle disait ses observations, ses prévisions, l'application à la malade d'un cas de ses livres, elle faisait véritablement le cours. Et il venait pendant ce temps à Tisseret des imaginations extravagantes ou ridicules: prendre et dénouer ses cheveux; prendre et baiser les plis de sa blouse, chasser d'ici ces petits hommes d'étudiants qui pouvaient la regarder hardiment et cependant n'y pensaient guère, étant de cet esprit qui ne voit dans la femme cérébralement rivale qu'une ennemie.

(A suivre)

La femme.—Regarde, je commence à avoir des rides.

Le mari.—Des rides! Allons donc, ce sont des sourires qui sont incrustés.

—Lili fait sa prière devant la statue de la Vierge en cuivre doré.

—Regarde, lui dit sa maman, le petit Jésus est très sage: jamais il ne désobéit à sa bonne Mère.

—Oh! bien, moi, si j'étais en or, je serais sage aussi!

Decouverte Merveilleuse

Gnérison Radicale,
sans Opérations.

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Sigues, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français

998B, Rue St-Denis,

Montréal.

Certificats fournis sur demande.

Maison de bijoux

Nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, aimeront à s'assurer des services d'un bijoutier de première classe, qui posséderait, en un mot, toute leur confiance. Nous ne pouvons mieux faire qu'en leur recommandant la maison, si bien connue d'ailleurs, de MM. Beaudry Fils, 287, rue Sainte-Catherine Est. Là, elles ne seront trompées sur la valeur et le poids des articles qu'elles y achèteront. La variété des objets mis en vente est très grande: bagues, anneaux, montres, bracelets, chaînons, châtelaines et médaillons, tout est artistique et d'un travail supérieur.

Les articles en argent, pour cadeaux de nocés, ou autres sont d'un fini parfait.

Les clients de la campagne reçoivent une attention particulière.

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture intéressante et amusante envoyez-nous douze cents et vous recevrez **55 Belles Longues Histoires** en français par le retour du courrier. Adressez: **Le Jardin Littéraire**, P.O. Box 464 Dépt; 159 Manchester, N. H.

Tél. Bell Est 1584

Chs. C. de Lorimier

Importateur de Fleurs et Plantes naturelles. Fabricant de fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles.

No 250 RUE ST-DENIS

Vis-à-vis le Jardin de l'Enfance. MONTREAL

Spécialité: Tributs Floraux funéraires

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mi en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique connue pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les canercelas, la vermine et les soiris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,

1800 Ontario Est

Montreal



BELLES IMAGES SAINTES



20 pour 10 cts

J. V. CELINAS & CO.

DEPT. 184
MANCHESTER, N. H.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale Vient de paraître :

78a rue ST-DENIS

Coin Lagachetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

DQUCET (Louis-Joseph).—“La Chanson du Passant”.
— Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

“Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. “La Chanson du Passant”, est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne.”

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste.Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173
Marchands 520

SEMAINE du 29 MARS

“LE CONTROLEUR
DES WAGONS-LITS”

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
- “ demi reliure chagrin.....\$1.35
- Pleine reliure, veau souple, rouge,
tranche rouge..... 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche
dorée..... 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,
tranche dorée..... 1.85
- Pleine reliure, chagrin, 1er choix,
tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE
FRANCO-AMERICAIN
(incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:

CANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs.
Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., c8.55 a. m., b4.00
p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N- B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m.
a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b5.45 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m.
b4.00 p. m.
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m.,
[a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches,
[c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi,
(1) Samedi seulement, (R) Lundi mercredi e samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville.
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin
du Bureau de Poste, Montréal.

**BILLETS DE PASSAGE SUR
STEAMERS.**

Synopsis des Règlements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest; excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entree pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—cu la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entree d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,
Sous-ministre de l'intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses Voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

*Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées!
Par l'emploi de ce merveilleux produit.*

En vente dans toutes les pharmacies.
Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, L'ECRITURE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. BERGERON, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.



LA GENE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde, Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :
THE DOMINION AGENCY
Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

Traitement efficace

des Corps, Oignons; Ongles Incarnés, Transpiration Etc., Etc ,

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

163 RUE ST DENIS, Montreal.

Tél. Bell, E. 5345

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMEE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près Fairmount

MILE END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

Il s'en vend plus que
toutes les autres
marques réunies.

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises. Nous offrons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis.... \$22 50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure.....\$45,00
Manteaux Pony de Russie depuis.....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,